

Des films

Nicolas Bauche

24 mai 2006

Da Vinci code (Ron Howard)



Réduit à son argument, *Da Vinci code* semble plus fantaisiste que sacrilège, bafouant, dans un souci d'édification, l'Histoire, l'exégèse sacrée et le bon sens. Jésus et Marie-Madeleine auraient convolé en justes noces, fondant ainsi une lignée royale, les Mérovingiens, dont les descendants se perpétuent dans la délicate personne d'Audrey Tautou. Révéler des choses cachées depuis la fondation du christianisme, rendre sa juste place au féminin dans l'Eglise..., voilà quelques unes des fonctions du dernier film de Ron Howard. C'est pourtant en s'aventurant sur le terrain miné de la théologie et de ses subtilités que le *Da Vinci code* sombre dans un *sfumato* mêlant indistinctement les références culturelles. Car pour le réalisateur oscarisé, tous les chemins mènent à Marie-Madeleine, de la *Cène* de Léonard de Vinci à l'épistémologue Alexander Pope. Le réalisateur joue d'effets faciles, tournant l'Histoire à son avantage là où on ne peut distinguer le vrai du faux et enténébrant ce qui le dessert. L'épopée sanglante des Templiers, la quête du Graal et l'Évangile apocryphe de Philippe - " le Seigneur aimait Marie plus que tous ses disciples et il l'embrassait souvent sur la bouche "-,... sont pour lui autant de preuves irréfutables. Le *Da Vinci code* rassemble ainsi les symboles de l'Occident chrétien dans un scénario où le superlatif et la supercherie intellectuelle règnent en maîtres.

Dans ce grand guignol de la raison, le film trouve une certaine efficacité en mêlant les genres : Silas (Paul Bettany), le moine albinos et hirsute envoyé sur les traces de Sophie Neveu (Audrey Tautou) et Robert Langdon (Tom Hanks), remet en mémoire le polar médiéval de Jean-Jacques Annaud, *Le nom de la rose*, tout comme le traitement polémique que Howard réserve à l'Opus Dei le rapproche davantage du *Parrain* de Coppola que d'une description minutieuse de l'ordre fondé par Jose Maria Escrivá de Balaguer. Le souci de véracité n'est que l'alibi de la mystification cinématographique mais l'esprit ploie, aveuglé par tant de poudre aux yeux.

Plutôt que de discréditer le *Da Vinci code* au motif de sa sottise prétention à la science -déjà les théologiens ont gagné dans ce domaine-, il convient de le critiquer pour ce qu'il est : un film sur les États-Unis. C'est d'Amérique qu'émane ce mouvement gnostique portant, film après

film, de Scorsese à Ferrara, la figure de Marie-Madeleine comme celle d'un renouveau de la foi dans un pays où ont eu lieu les premières ordinations de femmes prêtres. Le sens de l'occulte et de la confrérie trahit moins une connaissance des sociétés européennes que la biographie de Dan Brown, membre du cercle étudiantin Psi Upsilon. Discrètement, le *Da Vinci code* se tisse des crises religieuses américaines et se teinte de mysticisme inquiet. De la sociologie en somme. Le battage médiatique et l'orchestration marketing de la chose seraient parfaitement irritants si le film ne posait, au final, quelques questions sur la foi. Formulées en des termes mal choisis, elles n'en sont pas moins touchantes. Alors que Sophie réalise qu'elle descend en droite ligne de Jésus Christ, elle s'inquiète des conséquences d'une telle révélation. Mais que le Christ se soit fait homme, n'est-ce pas au contraire la possibilité de " raviver " la foi et non de la " détruire ", lui rétorque un Langdon rasséréné. Cet espoir vaut bien le visionnage du *Da Vinci code*

Critique : Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net